

Variété

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **54 (1925)**

Heft 5

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Allez à eux, chers amis, confiez-vous sans crainte et écoutez-les, afin qu'arrivés au terme de votre vie, le divin Jardinier vous ouvre toutes grandes les portes du verger céleste, notre patrie à tous : le Ciel.

Semsaies.

J. MONNEY.

VARIÉTÉ

Impressions de voyage

DE D..... A BRIGUE. — Trois jours de vacance !... Secouer le poids du labeur et des soucis quotidiens !... Partir pour le Valais avec un itinéraire des plus engageants : voilà de quoi réjouir le plus taciturne, de quoi changer les idées et reposer notre esprit fatigué par une longue année d'enseignement.

Nous partons tout heureux : deux instituteurs, un gendarme. Nous allons d'abord rejoindre à Brigue un proche parent, et de là, en sa compagnie, marche à pied au travers du Simplon et descente en Italie.

Il avait plu les jours précédents. Tout inquiets du temps qu'il ferait, nous arrivons à la sortie du tunnel de Chexbres. La nappe du bleu Léman n'avait rien de bien attrayant : elle était plutôt gris sale, couleur d'encre décolorée ; des vapeurs cotonneuses s'accrochaient au flanc des montagnes savoisiennes.

La chance nous est cependant favorable : vers huit heures, le soleil parvient à dissiper les brouillards ; bientôt un magnifique panorama s'étend sous nos yeux émerveillés.

Le direct *Lausanne-Sion-Brigue* nous transporte comme par enchantement le long du lac dans les vignobles et les vergers vaudois. Sur le parcours, ce ne sont que villes et villages opulents qui s'égrènent sur un ruban de verdure.

A Saint-Maurice, la vallée du Rhône devient plus étroite ; nous voici dans le Valais que nous avions tant désiré visiter... , parce qu'on nous en avait dit beaucoup de mal. Je me hâterais de déclarer que telles ne furent pas nos impressions. Au cours de ce voyage, qui est pour nous une étude, nous aurons l'occasion d'en dire beaucoup de bien.

La voie ferrée suit tantôt le fleuve, tantôt la route cantonale. De la fenêtre ouverte de notre wagon, nous voyons sur chaque rive des marécages, des cultures de maïs, de pommes de terre, etc., sur un terrain plat entre des canaux qui descendent vers le Rhône. Les eaux blanches du fleuve bondissent entre des digues solidement empierrées.

On est étonné de la variété du paysage.

De chaque côté de la vallée, des remparts s'élèvent presque à pic, au-dessus desquels se dressent des montagnes très hautes, des champs de neige et de glace. Des sentiers grimpent en zigzag jusqu'aux hameaux ou aux villages éloignés, Ceux-ci nous paraissent noirs dans le lointain gris, blottis dans un repli de terrain assis au bord d'un précipice. Par endroit, de grands tapis verts sont jetés çà et là comme des clairières au milieu de la forêt ; ce sont des prairies dont on fauche le foin. Les pâturages sont plus hauts, nous dit-on, dans des endroits même dangereux. Des champs de seigle, aux teintes dorées, donnent une note gaie à l'ensemble du paysage. Par moment la montagne est chauve, crevassée ou brûlée dans les couloirs et les vanils. A chaque instant, le clocher d'une église ou d'une chapelle fait briller au soleil son clocher blanc. Un long ruban argenté descend du glacier sur une usine électrique ou sur une fabrique.

Au pied de la montagne, plutôt que dans la plaine, sont les vignobles. De

grands vergers, surtout aux environs de Saxon, plantés de pêchers et d'abricotiers, montent jusqu'aux forêts de noyers et de châtaigniers, près des *Mayens* et des *Mazots*.

Nous voici à Sion, ville épiscopale et capitale du Valais. Deux anciens châteaux, *Tourbillon* et *Valère*, attirent d'abord les regards. Perchés sur des rochers gris et nus, ils nous parlent du passé. L'histoire rapporte que les princes-évêques et les seigneurs batailleurs du moyen âge étaient constamment en guerre dans la contrée sans excepter les montagnards qui prenaient fait et cause pour l'évêque ou le seigneur.

C'est dans un nid de verdure que reposent les hôtels, les magasins ou les villas de Sion. Un arrêt, entre deux trains, nous permet de visiter la ville. Elle ressemble à toutes les cités un peu commerçantes : tout le monde court à ses affaires. La population nous paraît sympathique. L'industrie et le commerce fleurissent un peu partout dans la plaine. Grâce au travail persévérant de ses habitants et des voies ferrées, ce canton est en train de prospérer rapidement. Ses vins et ses fruits ne sont-ils pas connus partout ?

A Sion vient aboutir la vallée d'Hérens. Les fameux Mayens de Sion sont adossés comme par gradins sur toute la montagne vis-à-vis. On aperçoit, très loin, Hérémece, Evolène, juchés là-haut comme des chamois sur un rocher. On se demande de quoi vivent les habitants de ces villages perdus dans la montagne.

A Viège, dix minutes d'arrêt.

Deux vallées larges au sommet, profondes et étroites à la base se dessinent dans le lointain. Celle de Saint-Nicolas nous intéresse tout particulièrement. En gare, un train de montagne va partir pour Zermat. Beaucoup d'étrangers, de toute nationalité, se disputent pour prendre place dans des wagons de luxe encombrés déjà de touristes, avides des sommets neigeux. C'est du plus haut comique ! Des guides, taillés en hercule, sont chargés de cordes, de piolets, de sacs de voyage. Ils s'expliquent avec des gentleman impassibles ou avec de longues miss blondes fort occupées à leurs couvertures de laine ou leurs châles, à leurs cannes ou à leurs parapluies qu'elles s'empressent de rouler dans des filets. Plusieurs voyageurs n'ont point de place, ... cris... appels... un coup de sifflet ! le train part... des contents... des mécontents... Serait-ce là l'image de la vie ?

Notre direct s'ébranle aussitôt après.

Sur la rive droite du fleuve s'élèvent à perte de vue les Alpes bernoises. Nous distinguons fort bien, par les éboulis, la voie ferrée du Lötschberg : un train très long descend en écharpe les pentes rocheuses vers Brigue.

En moins de 25 minutes, nous voici à destination. Il est midi.

BRIGUE ET SES ENVIRONS. — A l'entrée du pays de Conches, l'un des treize dizains, Brigue est une grande gare avec des ateliers fédéraux de réparations, un dépôt de céréales. Dans le fond, deux trous noirs, qui percent le flanc de la montagne, nous indiquent l'entrée des deux plus longs tunnels du monde. La ville elle-même n'a rien de bien intéressant si ce n'est le château de *Stockalper*, avec ses trois tours, très bien conservé, habité encore actuellement. Un petit monument porte le relief en bronze du courageux aviateur *Chavez*, ce Péruvien qui le premier traversa les Alpes sur son hirondelle. Au-dessus de Brigue, dans une prairie, une pierre commémorative marque la place d'où son appareil a pris le vol. Au moment d'atterrir en Italie, l'avion capota, prit feu et le malheureux Chavez perdit la vie.

C'est à *Gliss* que se trouve l'église paroissiale, pour tous les environs. Nous nous y rendons par le pont de Napoléon. Jeté audacieusement sur le torrent, la *Saltine*, ce pont est entièrement construit en grès taillé, et tous les ponts de la route du Simplon, que nous verrons demain, ont la même architecture. Ils n'ont presque point subi de réparation depuis leur construction plus que séculaire. Les autels de l'église de *Gliss* sont très anciens et bien conservés. Les bancs de la nef sont sculptés dans du chêne massif.

Tout nous dit ici que le Valaisan est foncièrement bon catholique, très attaché à la religion des ancêtres.

Nous visitons *Naters*, grand village au pied du *Wasenhorn*. Le vieux *Naters* est des plus curieux. Dans une ruelle étroite et pavée qui conduit à la vieille église sont de très vieux mazots, tout noircis par le temps. A côté, on a laissé construire des habitations tout à fait modernes.

Dans une grotte, près de l'église, se trouve un ossuaire. On y conserve précieusement les têtes et les tibias de quelques milliers de soldats de Napoléon qu'on dit avoir été ensevelis sous une avalanche, au fond de la *Saltine*, lors du passage de la grande armée à travers les Alpes. Est-ce une légende comme celle du dragon de *Naters* ?

En ce lieu sombre et lugubre, des bougies allumées entretiennent une lumière vacillante et blafarde. Les peureux prennent le frisson ; ils s'en vont précipitamment sans même prier un *Pater* pour ceux qui nous ont devancés dans la tombe.

VERS LE SIMPLON. — Le lendemain matin, dès les trois heures, nos sacs à provisions bien garnis sur le dos, une solide canne ferrée à la main, nous quittons *Brigue* encore dans la nuit. Le baromètre, que nous consultons en passant sur le mur de l'Hôtel des Postes, nous promet le beau temps.

Nous laissons à droite le pont de Napoléon dont nous venons de parler et nous suivons un sentier très raide qui abrège considérablement les lacets de la route. Nous arrivons au vieux chemin à mulets qui s'enfonce dans les sapinières et qui longe les gorges sombres de la *Saltine*.

A 14 km. de *Brigue*, nous rejoignons la fameuse route de Napoléon, après le deuxième refuge. Une explication est nécessaire ici. Les refuges sont des bâtiments tout en pierres taillées qui servaient d'ambulance ou de repos aux soldats malades en cours de marche. Quelques-uns sont encore en bon état. On les utilise comme dépôt de poste, hangar, auberge-abri hospitalier en cas de mauvais temps.

C'est le moment de prendre une bouchée, sacs à terre ! les pierres entassées au bord de la route nous servent de table et de chaise, l'eau fraîche d'une cascade, tout près de nous, allonge notre vin ou notre cognac. Je ne sais rien de plus charmant que ces pique-niques en plein air, après une longue trotte.

Nous arrivons à la station postale de *Bérisal*. Nous sommes déjà à 1,400 m. d'altitude. A mesure que nous montons, nous admirons les œuvres d'art du célèbre ingénieur *Céard* : terrasses, aqueducs, voûtes, murs de soutènement le long des précipices. De 1,500 à 2,000 m., ce sont partout des fleurs épanouies d'une coloration intense, d'une fraîcheur immaculée. La pâquerette entre en coquetterie avec le bouton d'or, les myosotis et les benoîtes s'abreuvent de l'eau cristalline, l'anémone sympathise avec la violette, la rose des Alpes se rit de la gentiane à clochette bleue, etc.

C'est la riche flore de nos Alpes.

La route, partout bien entretenue, comme si elle avait été cylindrée, décrit

de hardis méandres sous les sapins et les mélèzes vétustes, où ne pénètre pas un rayon de soleil. Les lichens, semblables à du coton en panache, pendent lamentablement des vieilles branches humides. C'est le domaine de la forêt.

Vers neuf heures, les vapeurs qui montaient de la vallée, le long des ravins, disparaissent petit à petit et bientôt nous laissent voir le splendide panorama des Alpes bernoises. A l'aide de nos jumelles, nous distinguons très bien les fleuves de glace de l'*Aletschhorn* et tous les pics qui lui font cortège jusqu'à la *Furka*.

Non loin du cinquième refuge, sur une plaque polie dans le rocher, nous lisons ceci : *Napoleon magnus viam fecit 1805*.

Bientôt la contrée se transforme, s'élargit ; elle paraît moins sauvage. La haute montagne, la vraie, est devant nous ; une immense enceinte se déploie comme un amphithéâtre à nos yeux ravis et nous grise le cœur. C'est le plateau du Simplon avec, tout autour, les hauts sommets neigeux des massifs du *Fletschhorn* (4,000 m.) et *Monte Leone* (3,561 m.).

La route s'engouffre dans plusieurs galeries sur lesquelles et sous lesquelles passent les eaux du *Kaltwasser*. L'une d'elles est en réparation à la suite d'éboulement provoqué par une crue d'eau ; une poche du glacier s'était subitement ouverte.

Nous remarquons que tous les coups de mine de ces galeries sont dirigés vers l'Italie dans un granit très dur. Nous pensons aux souffrances endurées par les cinq mille ouvriers-soldats qui travaillaient alors (1800-1805) dans ces déserts perdus de nos Alpes. Il y a de quoi faire réfléchir les antimilitaristes. Comme rien ne nous presse, nous nous communiquons nos impressions et nous en prenons bonne note sur place.

Voici l'Hôtel *Belle-Vue*. La chaussée longe le palace-hôtel. Nous ne faisons que passer, ce n'est pas pour notre bourse.

Des troupeaux de vaches paissent dans les pâturages environnants. Des chalets et des fenils sont parsemés çà et là. Des chèvres, à fourrure blanche et noire, gambadent près des massifs fleuris de rhododendrons. Un pâtre, placide et insouciant, nous regarde. Un groupe d'enfants joufflus nous présentent des bouquets de fleurs. Les touristes sont rares ; ce n'est pas encore le gros flot, dans cette partie du Valais. Nous rencontrons quelques montagnards. Les hommes sont chargés comme des mulets ; ils portent une hotte de bois, des sacs, de la victuaille, que sais-je ? Pour entrer en conversation avec eux, on leur présente du tabac, du chocolat. Ils parlent peu, réponse aux questions, sans détails. Ils ont le calme du sol qui les a vus naître.

---Au tournant de la route, qui n'a fait que de monter jusqu'à 2,009 mètres, et qui descend maintenant sur le versant opposé, l'hospice du Simplon est devant nous. A première vue, on dirait une caserne, mais l'aspect en est imposant et très noble : des fenêtres partout, un clocheton surmonté d'une croix au sommet de l'édifice nous parle d'espérance.

C'est là que nous allons demander asile et réconfort.

On entre, par une double porte massive, dans un long corridor semblable à ceux des monastères. Nos souliers ferrés font résonner les grandes dalles. A l'appel d'une clochette que nous faisons tinter, le père prieur nous souhaite la bienvenue. Après la distribution de nos chambres, très aimablement, il nous invite à prendre part au dîner qui est servi au réfectoire, car il est près de midi.

Je ne vous dirai rien du menu, on ne fait pas mieux à l'hôtel, et tout pour la charité envers son prochain.

Les gens en automobiles n'y sont pas reçus. D'après le règlement, il n'y a que les voyageurs à pied qui sont hospitalisés. Tous, sans distinction de nationalité ou de religion, sont logés et nourris gratuitement ; mais si l'on n'est pas indigent, on dépose son offrande dans le tronc de la chapelle. Asile béni ! qui saura toutes les misères que tu as soulagées ? tous les pleurs que tu as épargnés ?

A côté de l'hospice, une petite scierie travaille le bois. Dans un jardin potager, à notre grand étonnement, à cette haute altitude, nous avons vu de beaux légumes, de bonne venue. En passant près d'une niche, deux gros chiens jaunes nous fixent sans aboyer.

A part leur mission d'apôtre de l'hospitalité, les Révérends Pères Augustins exercent chacun un métier manuel. L'un d'eux est même mécanicien-électricien. Une génératrice, actionnée par les eaux d'un petit lac, crée l'électricité nécessaire pour donner la lumière et la chaleur pour faire cuire les aliments. Un téléphone met en communication l'hospice avec les prochains villages. La poste fédérale, qui est actuellement un très grand auto-car, passe tous les jours quand la route n'est pas encombrée par les neiges. Les registres des voyageurs contiennent des noms célèbres : ducs, comtesses, généraux, etc. Dans celui qu'on nous a présenté pour inscrire nos noms et notre domicile, nous avons été touchés de lire la reconnaissance des passants envers les Révérends Pères pour leur accueil sympathique et leur grande générosité.

Il n'est pas besoin de faire l'historique de l'hospice du Simplon, tout le monde le connaît. Celui que Bonaparte a construit pour servir de caserne à ses régiments est à un kilomètre plus bas, au fond d'une cuvette marécageuse. Il est en fort mauvais état, délabré, pas habité, sauf par les bergers des environs, pendant la bonne saison. Le nouvel hospice commencé aussi par Bonaparte, pour servir d'asile aux voyageurs, est resté inachevé par la chute de l'empereur, mais les Pères du *Grand Saint-Bernard* l'ont acheté et ont fini par le mettre en bon état vers l'an 1830-31. Nous tenons ces détails du Révérend Père Prieur.

(A suivre).

Djan Pyïro

La Dzébe, février 1925.

MON BON DJAN-PYÏRO.

À-tho promenâ la lintërna chu ta conthyinthe ? à-tho achoroyi le chève-è-léve dè ton bon kà ? Tapè-the pye fè è pye rido, dèvan on tô, ouna tôla ? L'à-tho chorèprê, chè chor'arèthin kan lè vunyule toa don piti drôlo ? À-tho achétyi dè fère a ti grathyàja mina ? Nin ché rin, te ne m'â rin rèpondu ? Ma, oûjo l'échpèrà. E po t'idyi a kontinuâ, tè rapèlèri ôtiè.

Poutîlhre irè-tho permi lè mi fê, lè mi vuthu, lè plye dègremiyi, fe d'on grô païjan ou bin don conchèyé ? Ti j'ou amâ mé tiè lè j'ôtro ; lè conplyimin iran por tè, por tè lè j'atinhyon, por tè lè plyéjintè comichyon. Lè j'ôtro iran dzalâ, tè vuitivan dè grébo, bouguenâvan intrèlà, chin tru le mothrâ por tan. Chondze ke lè j'infan d'ora, ne chon pâ plye novèyin tyè hou don yâdzo, è on bon bokon plye voudê.